

CHRISTINE
ARNOOTHY

LA VIE,
D'UNE MANIÈRE
OU D'UNE AUTRE

ROMAN



Qu'est-ce qui
gouverne le monde :
le pouvoir, l'argent
ou le sexe ?

Flammarion

Extrait de la publication

CHRISTINE ARNOTHY

LA VIE, D'UNE MANIÈRE OU D'UNE AUTRE

ROMAN

Vingt ans après l'énorme succès de son roman *Le Bonheur, d'une manière ou d'une autre*, Christine Arnothy revient à l'un de ses thèmes favoris : les femmes et les hommes face au destin qu'ils choisissent.

Parce que la vie dépend des chemins que l'on prend ou des portes que l'on ouvre, comment Alice, jeune femme pas du tout à la mode, va-t-elle survivre à un bizutage sexuel, piège tendu par son amie Hilda dans un somptueux appartement parisien ? Son désir de vengeance pourra-t-il être assouvi ?

Et pourquoi Elly Schlossberg, tante d'Alice et milliardaire grâce à ses produits de beauté, est-elle si tourmentée par cette affaire ? Parce qu'elle veut défendre sa nièce ou protéger du scandale son ami, propriétaire de l'appartement où l'agression a eu lieu et ambassadeur qui veut s'engager dans la course à l'élection présidentielle de 2012 ?

Quel rôle trouble joue encore l'Hôpital Central, établissement où nombre de médecins et d'étudiants étrangers apprennent leur métier en s'exerçant sur des patients vulnérables et fragiles ? Jérémy, génie de l'informatique cloué à son fauteuil roulant, et son amant Jonathan parviendront-ils à découvrir les origines de l'argent qui nourrit cette institution internationale et à faire que, un jour, enfin, les bourreaux devront se taire parce que les victimes parleront ? Dans ce grand roman sans seconde de répit et à la tension croissante, Christine Arnothy décrit avec force une époque et une humanité folles, car à la dérive.

Christine Arnothy est connue de millions de lecteurs depuis *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir*, autobiographie traduite dans le monde entier. Elle est l'auteur de plus de 34 publications, dont la plupart ont fait le tour du monde et sont des best-sellers dans de nombreux pays.

La Vie, d'une manière
ou d'une autre

DU MÊME AUTEUR

Autobiographie

J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir (Grand Prix Vérité, 1954), Fayard. *Il n'est pas si facile de vivre*, Fayard.
Embrasser la vie, Fayard.

Romans

Dieu est en retard, Gallimard.
Le Cardinal prisonnier, Julliard.
La Saison des Américains, Julliard.
Le Jardin noir (Prix des Quatre-Jurys), Gallimard.
Jouer à l'été, Julliard.
Aviva, Flammarion.
Chiche!, Flammarion.
Un type merveilleux, Flammarion.
J'aime la vie, Grasset.
Le Bonheur d'une manière ou d'une autre, Grasset.
Toutes les chances plus une, (Prix Interallié), Grasset.
Un paradis sur mesure, Grasset.
L'Ami de la famille, Grasset.
Les Trouble-fête, Grasset.
Vent africain (Prix des Maisons de la presse), Grasset.
Une affaire d'héritage, Grasset.
Désert brûlant, Grasset.
Voyage de noces, Plon.
La Piste africaine, Plon.
La Dernière Nuit avant l'an 2000, Plon.
Malins plaisirs, Plon.
Complots de femmes, Fayard.
On ne fait jamais vraiment ce que l'on veut, Fayard.
Aller-retour, tous frais payés, Fayard.
Une rentrée littéraire, Fayard.
Relations inquiétantes, Fayard.
L'Homme aux yeux de diamants, Fayard.
Donnant, donnant, Fayard.
Les Années cannibales, Fayard.

Recueils de nouvelles

Le Cavalier mongol (Grand Prix de la nouvelle de l'Académie française),
Flammarion.

Lettre ouverte

Lettre ouverte aux rois nus, Albin Michel.

Romans « américains »

parus sous le pseudonyme de William Dickinson

Des diamants pour Mrs Clark, Albin Michel et Fayard.
Mrs Clark et les enfants du diable, Albin Michel et Fayard.
De l'autre côté de la nuit, Mrs Clark à Las Vegas, Albin Michel et Fayard.

Récit

Une valse à Vienne, Fayard.

Christine Arnothy

La Vie, d'une manière
ou d'une autre

Roman

Flammarion

Pour plus d'informations concernant les œuvres
de Christine Arnothy, (résumés années,
éditions étrangères, etc.), consultez son site :

www.arnothy.ch

© Flammarion, 2010.

ISBN : 978-2-0812-3245-7

Au grand journaliste, Claude BELLANGER,
mon mari pour l'éternité,
et
À notre fils, François BELLANGER

*Toutes ressemblances avec des personnes et lieux
existant ou ayant existé ne seraient que pure
coïncidence, fortuite et indépendante
de la volonté de l'auteur.*

Chapitre 1

« Un monde à chier ! », s'exclama Jonathan en martelant son oreiller. Il était trois heures du matin et il avait peu dormi. L'avenir lui semblait plus qu'obscur. Il avait quarante ans, il mesurait un mètre soixante-dix-huit et possédait des diplômes qui ne valaient pas grand-chose. Il n'avait jamais réussi à faire un choix, ni dans son métier ni dans sa vie. Il était au degré zéro de la reconnaissance professionnelle dans un monde où on ne recherchait que des spécialistes avec expérience.

Il avait fait le tour du monde. De Sydney, il était revenu avec une déception amoureuse, et l'Écosse lui laissa pour toujours la nostalgie des châteaux. Aux USA, il avait réussi à se débarrasser d'une partie de son redoutable *french accent*.

De retour à Paris, il avait trouvé secours auprès de son ami Jérémy, un brillant ingénieur informaticien condamné à la chaise roulante, à la fin de ses études, à la suite d'un accident de voiture. Jonathan l'avait soigné, servi et aimé au point de devenir en quelque sorte son ombre valide. Jérémy l'avait persuadé d'ouvrir un bureau d'enquêtes privées : « Tu parles trois langues, tu peux t'infiltrer dans les milieux les plus snobs et les plus exigeants de notre

société, où règnent la trahison et la corruption. Je peux t'aider à chercher des renseignements sur les personnes susceptibles de t'engager ou de t'informer de leurs préoccupations. Il sera alors difficile de te mentir sinon de t'escroquer. »

Ce matin-là, une douche chaude l'aida à accepter une journée qui s'annonçait mal. Dans sa cuisine sans fenêtres, il se prépara du café et ne s'arrêta qu'après avoir vidé la troisième tasse. Il enfila sa chemise lavée la veille, qui séchait sur un cintre. Il allait sortir de chez lui presque à regret. Son studio situé au sixième étage d'un immeuble médiocre était le refuge dont il devait gagner le loyer.

Dans la cour, Jonathan retrouva son vélo enchaîné à un poteau en béton. Bien que la mode soit à la bicyclette, il le considérait comme le symbole de ses échecs successifs. Il avait bien aussi une voiture mais elle restait hébergée sur la seule place libre d'un garage, jusqu'au retour hypothétique de son locataire.

En pédalant, Jonathan arriva à son bureau loué depuis trois mois. Le gérant l'avait autorisé à laisser son vélo dans un réduit derrière les poubelles « pour un certain temps ». Celui-ci avait aussi accepté que Jonathan accroche sous la fenêtre du bureau situé au premier étage un panneau portant l'inscription : « Recherches personnalisées », suivie d'un numéro de téléphone.

Il monta deux par deux les marches usées de la cage d'escalier qui sentait l'oignon frit. Sur sa porte, un autre écriteau annonçait : « Entrez sans sonner ».

Pour louer ce trois-pièces, il avait dû s'humilier devant un employé de banque. Il avait bien un projet rentable à terme mais il lui fallait un crédit. Jonathan avait pris les locaux meublés. Le répondeur du téléphone émettait encore parfois par bribes d'anciens messages. Restaient aussi certains dossiers abandonnés par le précédent locataire qui avait voulu, sans doute, économiser ainsi des sacs poubelle.

Il vivait presque honteusement cette période d'initiation de chef d'entreprise, mais personne ne venait solliciter ses services. La crise y était sans doute pour quelque chose. Pendant ses heures d'attente dans ce bureau dont il essayait d'aménager le cadre pour mettre en confiance un visiteur éventuel, ses pensées revenaient à Jérémy, la passion de sa vie.

Même pendant sa convalescence, ce dernier avait continué ses études informatiques. Il pouvait dire : « Malgré mon handicap, je vis dans le monde d'Internet, je me déplace, je suis informé de tout ce que je désire. Devant mon ordinateur, tout me semble possible. »

Pour les premiers soins psychologiques et matériels, son père avait été omniprésent en créant un espace de travail équipé de six ordinateurs. Jérémy pouvait passer de l'un à l'autre dans sa chaise roulante. Sur le plan technique, il lui avait acheté tout ce que l'époque pouvait offrir de plus performant. Sur le plan humain, il n'avait évoqué l'existence d'une famille nombreuse et décimée qu'après avoir compris que Jérémy avait besoin de connaître ses origines. Pourquoi ses grands-parents avaient-ils été

tués ? Pour quelle raison une femme souriante avec un bébé dans les bras avait-elle aussi disparu dans un camp de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale ? JérémY devait apprendre à la fois à utiliser toutes les astuces technologiques, à essayer de vaincre son infirmité et à connaître ceux à qui il devrait rendre des services posthumes en essayant de retrouver leurs bourreaux.

Pour le quotidien, on avait engagé une femme de ménage argentine qui s'était attachée à JérémY, comme si on lui avait donné un fils à soigner.

Au début, son père s'interrogeait sur la présence de Jonathan. Mais quand il comprit que celui-ci n'était ni un parasite ni un ami guidé par l'intérêt, et qu'un sentiment profond le liait à son fils, il avait accepté du destin cette présence bénéfique. Même dans son fauteuil roulant, JérémY pouvait être utile à cet ami qui lui semblait si sportif, si grand et si perdu en même temps.

Jonathan pensait à tout cela dans son bureau quand le téléphone se mit à sonner.

— Bonjour. Le bureau des recherches à votre service.

À l'autre bout de la ligne, après un salut rapide, une femme demandait des précisions.

— Avant de vous faire perdre votre temps et le mien, je désire m'assurer de votre identité et de votre adresse. Vous êtes bien dans une petite rue située près des Galeries Lafayette ?

— Rue Joubert.

— C'est bien ça, dit la femme. Je vous préviens qu'aucun bureau de recherches à votre adresse n'est signalé dans les Pages Jaunes.

— L'annonce paraîtra dans la nouvelle édition, répondit Jonathan.

La femme continua :

— Je voulais m'adresser à quelqu'un de nouveau dont la réputation n'est pas encore faite dans mon milieu. En passant, j'ai vu le numéro de téléphone accroché sous la fenêtre du premier étage. Ce n'est pas la grande classe, mais c'est utile. Tout d'abord, dites-moi si vous êtes libre ce soir. Sinon, autant raccrocher. J'ai une mission urgente à confier, à vous ou à quelqu'un d'autre, pour beaucoup d'argent. C'est oui ou c'est non ? D'ailleurs, j'ai déjà eu quelques informations sur vous.

— Sur moi ? demanda Jonathan, plus étonné qu'agacé.

La femme reprit :

— En effet. Vous avez travaillé pour une société d'import-export de Munich qui distribue mes produits bas de gamme en supermarché. Votre prénom est Jonathan ?

— Oui.

— Et votre nom de famille ?

Pendant une seconde, il eut envie de raccrocher. Il n'avait pas de famille.

Il prononça pourtant, docile :

— Brown.

— Alors vous êtes anglais ? s'exclama la dame.

— Je suis un mélange. J'ai le meilleur et le pire de différentes ethnies.

— Pour accepter ou non la mission que j'aurais à vous confier, vous n'aurez que quelques minutes pour vous décider.

— Je peux me libérer, dit-il.

Elle continuait à faire monter la tension :

— Je vous promets des honoraires exceptionnels, si vous vous montrez capable. Je souhaite, j'exige une discrétion totale.

— Je vous la garantis.

— Je vais vous donner mon adresse. Mon hôtel particulier se trouve à l'intérieur d'un condominium situé à Paris, rive droite, 13, rue des Pensées. Mon nom est Elly Schlossberg.

Elle ajouta, pressée – elle n'aimait pas perdre de temps dans des explications :

— Quand vous serez arrivé à destination, vous devrez descendre en marche arrière une étroite pente qui aboutit au garage. La porte s'ouvre automatiquement. Voici mon numéro de téléphone cellulaire. En cas de besoin, je descendrai pour vous guider.

Machinalement, il répétait des « oui, madame ».

Aussitôt le combiné raccroché, Jonathan appela Jérémy pour lui transmettre ces informations. L'informaticien se dit intéressé et amusé.

— Je me suis promené il y a quelques jours sur des sites de produits de beauté. Une fantastique source d'argent. Si le nom de Schlossberg est celui que je connais, ce n'est pas un caillou que tu ramasses, mais une pépite d'or. La dame est très connue pour son fric, ses attitudes hautaines et ses relations. Après deux veuvages, elle ne s'envoie guère que des hommes politiques. Actuellement, un ambassadeur a ses faveurs. Si tu veux te tenir au courant de la vie de celle qui t'attend, regarde ton écran, je t'envoie quelques renseignements.

— Non, lis-moi plutôt ce que tu as sous les yeux.

— Attends, j'ouvre le fichier. Quelques secondes s'il te plaît... on y est : Schlossberg Elly, née Beaune. Elle a une sœur, Bernadette. Premier vagissement d'Elly en 1950, ça lui fait soixante ans. Deux mariages. Le premier très jeune et très fleur bleue. Vite débarrassée de ce mari par un cancer. La seconde union décroche le jackpot. Veuve une fois de plus et au bon moment, elle devient par héritage actionnaire majoritaire et propriétaire des produits de beauté *Racines divines*. Elle n'a pas d'enfant. Bernadette a une fille, Alice. Elly s'occupe de cette nièce par intérêt. Selon les rumeurs, elle en ferait son héritière. Mme Schlossberg balaye tout obstacle sur son passage. Reste sur tes gardes !

*

Jonathan avait un besoin immédiat d'argent. Il n'avait pas le choix et devait donc affronter cette femme au ton dictatorial. Ponctuel au rendez-vous, plutôt élégant dans son costume cravate, il arriva dans cette partie luxueuse de la rive droite. À l'adresse, l'accès était bloqué par une barrière. Il arrêta sa voiture devant le gardien qui l'attendait, sans doute prévenu par les nombreuses caméras vidéo. Celui-ci lui ordonna de s'arrêter.

Jonathan baissa la vitre.

— Bonsoir, dit-il, je suis attendu par Mme Schlossberg.

— Le code ? demanda l'homme de la sécurité, ajoutant aussitôt : « Bonsoir, monsieur. »

— Elle ne me l'a pas donné.

Le gardien disparut dans son pavillon et revint quelques minutes plus tard après avoir actionné le système d'ouverture. Il expliqua :

— Vous continuez tout droit et, après un rond-point fleuri, vous apercevrez, un peu en biais, une étroite rue bordée d'arbres. Devant le 13, vous descendrez en marche arrière vers la porte du garage.

— Merci, dit Jonathan.

Il poursuivit le trajet indiqué. Il manœuvra en laissant glisser sa voiture avec précaution dans la pente. La porte automatique du garage s'ouvrit et se referma aussitôt. Il quitta son véhicule en laissant la clé sur le contact. Selon les instructions qui lui parvenaient par un émetteur, il sortit de cet endroit étouffant par une porte donnant vers le sous-sol. Il aperçut l'ascenseur et monta au troisième étage avant d'entrer dans un hall aux murs couverts de tableaux. Il avança vers ce qu'il supposait être l'entrée d'un bureau ou d'un salon.

— Bonjour madame, dit-il, incertain.

— Entrez, dit une voix agréable. Vous avez trouvé le chemin sans avoir à réclamer d'indications supplémentaires. Bravo !

Du seuil de cette grande pièce, il aperçut Mme Schlossberg assise derrière un bureau de style anglais. Il reconnut son visage si souvent reproduit sur les couvertures des hebdomadaires de mode ou spécialisés « people ». Belle et plutôt aimable, elle l'accueillit avec un sourire.

— Approchez, fit-elle.

Elle lui tendit une main qu'il fit mine de porter à ses lèvres. Elle lui dit, presque chaleureuse :

N° d'éditions : L.01ELIN000176.N001
Dépôt légal : mars 2010

